



# Reg'Arts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

Voici la sixième édition du Festival du Théâtre Public organisé par le Théâtre de L'Aquarium en partenariat avec la Tempête, l'Épée de Bois et l'Atelier de Paris. Sont invités cette année quatre des onze Écoles nationales supérieures d'art dramatique de France ainsi que La Manufacture de Lausanne.

L'idée est de présenter les spectacles de fin d'année de ces élèves comédiens, metteurs en scène et techniciens, dans une configuration professionnelle devant un public vrai.

Mais il ne faut pas entendre ici « spectacle de fin d'année » comme une fête familiale, bon enfant avec cet esprit de tolérance qui se diffuse dans ces moments-là : le festival se propose de montrer des spectacles totalement aboutis, professionnels, capable de rivaliser avec n'importe quelle production du théâtre subventionné.

Pour cette première semaine, deux spectacles sont présentés :

Au Théâtre de L'Aquarium, le Conservatoire National (**CNSAD**) nous présente le travail d'un de ses élèves metteur en scène (Raphaël Trano de Angelis) avec **Lady Aoï** une pièce de Yukio Mishima inspirée par le théâtre Nô. L'écriture de Mishima était déjà une tentative de moderniser de théâtre traditionnel japonais, cette mise en scène radicalise encore plus cette démarche tout en gardant les éléments de la forme de ce théâtre – Un orchestre, un chœur, des masques, de la danse, un drame – mais ici, l'orchestre (huit musiciens et deux chanteurs) suit une partition de musique contemporaine avec des instruments d'orchestre symphonique, un seul masque symbolise un personnage allongé sur son lit, la danse rituelle est remplacée par une chorégraphie moderne, les costumes sont actuels.

L'histoire met en jeu trois personnages plus un. Un homme vient tardivement au chevet de sa femme, hospitalisée alors qu'il était absent de la ville. Une infirmière un peu étrange l'accueille et l'informe qu'une femme inconnue vient elle aussi visiter la malade quotidiennement. La visiteuse finit par arriver comme chaque jour. Est-elle réelle ou est-elle le double d'une femme que le mari avait connu puis délaissée dans le passé ? Un esprit vivant qui viendrait se venger par jalousie.

Le décor hyper-stylisé s'attache pourtant à donner l'idée de matière et de sensualité. Une allée menant à un carré où trône le lit de la malade (symbolisée par un masque) sera l'espace de jeu. Tout le sol de cet espace est recouvert d'un sable doré. Lisse et immaculé au début de l'histoire, celui-ci finira déformé, griffé, saturé d'empreintes laissées par les danses, les fuites et les étreintes des deux protagonistes principaux : le mari, interprété par un comédien, et la visiteuse, danseuse. Une autre matière, des voiles de cotonnade écrue pendent et renvoient à la matière vivante, charnelle.

Un spectacle d'un esthétisme fort, avec une musicalité captivante, une recherche de rythmique et de langage chorégraphique et surtout une attention très particulière aux symboles – gestes et formes – qui délivrent à flux continu du sens comme s'ils cherchaient à s'adresser à l'inconscient.

Le deuxième spectacle plonge lui aussi son regard vers le théâtre traditionnel : le théâtre grec antique. Il s'agit d'une traversée de trois pièces de **Sophocle** : *Œdipe*, *Antigone* et *Électre*.

Avec ce spectacle, Magali Lérés met en scène les élèves-comédiens de **L'Académie**, l'École Supérieure Professionnelle de Théâtre du Limousin. Seize élèves de deuxième année pour interpréter les différents rôles de ces chefs-d'œuvre écrits il y a vingt-cinq siècles, qui sont comme les racines profondes du théâtre occidental contemporain.

Ici, tout est pensé pour projeter en avant les interprètes. Dès l'ouverture, ils sont tous sur le plateau de la salle Copi du Théâtre de la Tempête. Habillés de toiles colorées, pieds nus, cheveux lâchés, ils sont le peuple de cette lointaine Grèce où les dieux rendaient fous les hommes et où les hommes rendaient folles les divinités.

Dans et devant un même décor, sorte de labyrinthe fait de toiles créant des alcôves qui seront les bâtiments d'où sortent les héros ainsi que les maisons des villes (qui symbolise le mur de la Skéné des théâtres de la Grèce antique), vont se dérouler trois mise en bouche de ces trois pièces majeures. On suit dans l'ordre l'histoire d'*Œdipe*, puis celle de sa fille *Antigone* et enfin celle d'*Électre*, fille d'Agamemnon et sœur d'*Oreste*. Les pièces et les trames s'enchaînent presque sans jointure, comme si Sophocle lui-même, en narrateur invisible, racontait ces histoires dans le but de nous donner envie de savoir la fin de ces histoires.

C'est une lecture à suspens que nous donnent ici ces comédiens. Les intrigues quasi policières de ces pièces sont ici mises en avant ce qui permet de suivre sans se perdre les différentes trames et de se laisser passionner par les événements, les luttes, et les pensées politiques qui portent ces textes.

Malgré, parfois, une inégalité de qualité d'interprétation, de jeu, l'énergie et la volonté d'incarner ces personnages emportent le morceau.

Deux pièces de deux univers différents et pourtant, ces deux spectacles ont énormément de choses en commun. La multitude des interprètes sur les plateaux, une volonté de restaurer un cérémonial, une théâtralisation du récit, la présence d'un chœur dans les deux productions, une volonté de s'emparer des origines de ces arts pour les moderniser... mais une modernisation qui se prive de toute technologie apparente (vidéo, musiques électroniques, machines...) comme si une même envie de se ressourcer préfigurait ces mises en scène. Ajoutez à cela des décors conceptuels, faits de lignes géométriques et de matières, on peut dire qu'un même désir anime dans sa forme la naissance de ces deux créations. Même si le Sophocle comporte un fond de discours politique quand le Mishima s'intéresse plus aux tourments de l'individu.

Pour la semaine du 25 au 28 juin, le Festival présente trois spectacles : **Punk Rock** d'après Simon Stephens par **l'École du Nord**, **Lac** de Pascal Rambert par **la Manufacture** de Lausanne et **Coming out** d'après les textes de Virginie Despentes et Chuck Palahniuk par **l'ESAD** de Paris.

**Bruno Fourniers**  
le 20 juin 2015



# Le Monde.fr

Dans le cadre du festival du Théâtre public à la Cartoucherie de Vincennes : Lady Aoi de Yukio Mishima, mise en scène Raphaël Trano de Angelis.

du 18 → 21 juin au Théâtre de l'Aquarium

Ce projet est le fruit d'une collaboration avec le Labex Arts-H2H, l'ENSAD et les Conservatoires Municipaux des 5e et 19e arrondissements de Paris.

photos Joséphine Lointaine



Est-elle donc si irraisonnée notre perception de l'immobilité ? Les mots jonchent le sol de la forêt et le mot immobilité s'y déploie. Mishima se trouve derrière le paravent ou bien il fait partie des ombres qui le traversent car il a toujours été en quête de cette lumière. Une lumière qui absorbe, qui revomit ceux qui se sont laissés capter. C'est aussi tout le miracle d'un spectacle qui s'adresse à tous, connaisseurs ou pas du Nô et de l'œuvre de Mishima.

La mise en scène de Raphaël Trano de Angelis de Lady Aoi a toutes les caractéristiques du filet, sorte de poche pleine de vide qui remue le vide et force le regard à jouer à travers les mailles.

La dernière vision de Lady Aoi, c'est celle d'une pièce qui se situerait dans le château de la Belle au bois dormant. Sur fond de scène, un orchestre immobile, à gauche, un chœur de femmes immobile, et puis juste le souvenir d'un homme qui est parti en courant... Il y a aussi le sol en sable qui lui répond comme une longue traîne de fantôme qui se souvient du joli masque de Nô, fracassé par une amante jalouse.

Si la vue d'un insecte écrasé sur une page de livre vous émeut c'est qu'elle est indissociable de la connaissance que vous avez de cet insecte qui se rappelle à vous, mort. Mais dans très peu de temps, il va se remettre à vivre, il suffit que vous y croyiez ou que vous vous détachiez de cette image de mort qui n'est qu'une parmi les autres...

Terrible ballet d'un insecte, une mante religieuse, une femme jalouse, qui porte en elle l'amour et la mort. La mort serait-ce ce rien ou cette surprise du vide derrière le masque. « Vous vous trompez dit l'homme à la femme - qui n'a que cette



faiblesse ou cette folie, celle de croire à l'amour - je ne vous aime pas ». Un désaveu qui met fin à la danse des amants éphémères.

C'est sur la lisière d'un sable aussi innocent qu'infantile que la danseuse lève ses talons comme pour rappeler sa naissance, elle est née amoureuse, elle est portée par ce sable mouvant, prisonnière d'un fil auquel est rattaché fugace, improbable, un jeune bateau en papier.

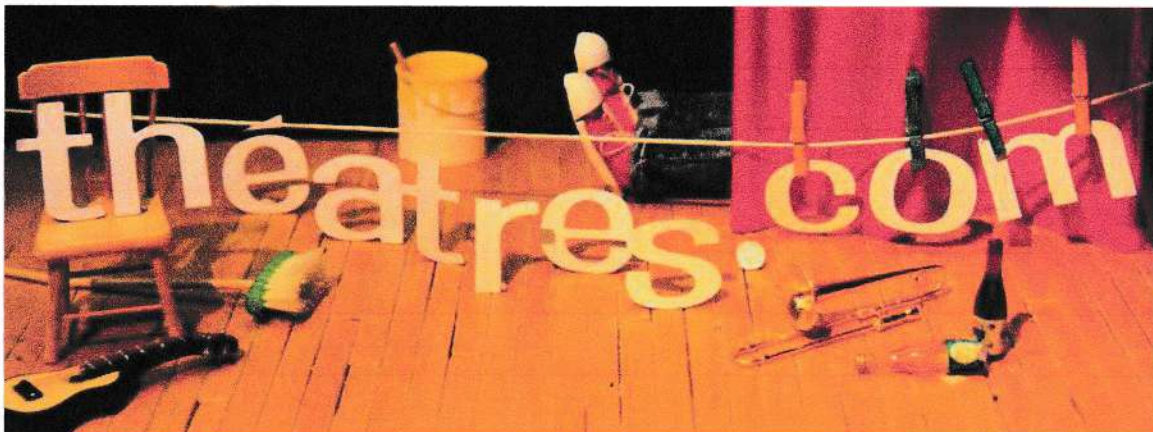
Les convulsions sonores d'une chanteuse, l'orchestre, le chœur des femmes ne jouent pas les rôles de décors extérieurs, ils sont absorbés, tétanisés par la folie de Rokujô, qui a manigancé le mal de Aoi, l'épouse de l'amant, figurée par un simple masque sur un lit d'hôpital.

La danseuse de Nô, Noémie ETTLIN est fascinante. Elle a la silhouette d'un roseau qui aurait l'énergie tempétueuse d'une algue de mer, ou d'une libellule croisée avec une mouche. Elle dispose d'une fragilité indocile qui fait penser à la nervure d'une feuille calligraphiée sous le joug d'un pinceau.

Le metteur en scène Raphaël Trano de Angelis qui réunit autour de lui une équipe impressionnante, musiciens, chœur, chorégraphe, frappe par sa maîtrise, sa maturité. Sa vision belle et dépouillée nous introduit dans l'univers de Mishima de façon très claire, l'œil devant le masque, en signe de dépôt de nos précieuses illusions.

**Evelyne Trân**  
sur Théâtre au vent  
le 19 Juin 2015





### **Festival des Écoles du Théâtre Public : « Lady Aoï » ou l'art du nô revu par Raphaël Trano de Angelis**

A l'occasion de la 6ème édition du festival des écoles du Théâtre Public qui se tient en ce moment même au Théâtre de l'Aquarium nous avons découvert un jeune metteur en scène ambitieux Raphaël Trano de Angelis. Etudiant de 2ème cycle au CNSAD, il s'intéresse de près au théâtre traditionnel japonais et nous offre une adaptation de « Lady Aoï » un nô moderne écrit par Yukio Mishima.

Lorsque Hikaru Genji se rend au chevet de son épouse malade Aoï, il apprend qu'une mystérieuse visiteuse vient chaque soir à l'hôpital. Il s'agit de l'énigmatique Rokujô, une femme beaucoup plus âgée et rendue folle de jalousie lorsqu'Hikaru l'a délaissé. Entre croyances mystiques et cauchemar éveillé le pouvoir envoûtant de la malfaisante met Hikaru Genji face à ses responsabilités et tente de le faire plier.

Yukio Mishima s'est attelé entre 1950 et 1962 à adapter quelques pièces de théâtre nô afin de les moderniser. Le nô, cet art scénique ancestral japonais constitué de drames lyriques extrêmement codifiés, s'en est trouvé renforcé dans son universalité bien que demeurant toujours particulièrement poétisé sur la forme. Raphaël Trano de Angelis poursuit ainsi cette expérimentation et livre ici un travail remarquablement abouti. Respectant les lignes directrices de la forme rituelle il laisse libre court à une gestuelle stylisée pour les comédiens, gestuelle étrange et étirée qui installe immédiatement le spectateur dans le magnétisme de cette forme. Un allongement du temps, comme dans un rêve, renforcée évidemment par les partitions dansées de la sublime Noémie Ettlin. Entourée de musiciens et artistes lyriques l'équipe de jeunes artistes fait preuve d'une précision épatante dans cet exercice hautement périlleux, œuvrant de concert à la beauté et l'intemporalité de la tradition japonaise.

**Audrey Jean**  
le 19 juin 2015





**Lady Aoï** de Mishima mise en scène Raphaël Trano de Angelis (CNSAD)

## **La vengeance d'une femme**

Le sixième Festival des écoles des théâtres publics a bien commencé. Le premier spectacle, *Lady Aoï*, est une réussite. On ne sait comment le Conservatoire national supérieur d'art dramatique a pu réunir une telle équipe : des élèves acteurs et des musiciens réunis autour d'un élève metteur en scène, Raphaël Trano de Angelis, et un dispositif assez important avec un décor installé sur une terre blanche et l'arrière-scène réservée à la musique. Un chœur qui parle (et ne chante pas), situé côté cour, prolonge de temps à autre les répliques des trois protagonistes ; au fond, la formation musicale et les chanteurs interviennent pour chaque respiration du texte. Tiré d'un nô ancien la pièce de Mishima traite du thème d'un homme marié poursuivi par l'esprit d'une femme délaissée. L'action ne se passe plus dans le passé. L'homme est une sorte de cadre moyen qui vient se reposer alors que sa femme est soignée à quelques mètres de là. La femme abandonnée surgit et entame une danse folle pour reprendre l'homme. Elle tourne autour de lui, se colle à lui, s'entortille à son corps. L'homme résiste, mais il ne réchappera pas de cette attaque aussi féroce qu'amoureuse.

Raphaël Trano de Angelis a conçu son spectacle à partir d'une nouvelle traduction, par Dominique Palmé, peut-être plus fidèle que celle de Marguerite Yourcenar (mais comment le savoir ?). Connaisseur des codes du théâtre traditionnel japonais, Trano de Angelis les a intégrés à un jeu et à un décorum tout à fait contemporains. Il oppose ainsi une interprétation passionnée à un déroulement gradué et cérémoniel. Les deux acteurs principaux sont remarquables : Noémie Ettlin joue l'esprit, le fantôme vivant, comme une acrobate sachant alterner les défis de l'équilibre et les rituels dansés ou immobiles. Nicolas Gonzales interprète l'homme dépassé d'une manière secrète et poignante. Peu de « jeunes spectacles » ont cette complexité et cette élégance. Et, à coup sûr, l'on reparlera de Raphaël Trano de Angelis, metteur en scène des mots et des signes.

**Lady Aoï** de Yukio Mishima, traduction et adaptation de Dominique Palmé, mise en scène de Raphaël Trano de Angelis, composition et direction musicale d'Harcène Larbi, scénographie de Yaël Haber et Karolina Howorko, lumière de Dominique Nocereau, son de Xavier Bordelais, avec Noémie Ettlin, Nicolas Gonzales, Clarisse Sellier et 16 acteurs, chanteurs et musiciens.

**Gilles Costaz**  
le 22 juin 2015



# théâtrorama

Le panorama du spectacle bien vivant

## Lady Aoï : la danse d'un « fantôme vivant »

Chaque nuit, Yasuko tient dans ses gants noirs les tiges d'un bouquet invisible, des « fleurs de douleur » qu'elle vient offrir à Aoï, alitée dans une chambre d'hôpital. Elle pénètre dans l'enceinte comme un souffle, sur la pointe des pieds, empruntant la passerelle dévolue à un théâtre ancestral. Son kimono a été remplacé par une robe. Face au masque de Lady Aoï et au visage contrit de Hikaru, le mari de la patiente, ses traits demeureront paralysés, comme sa voix. Elle préférera souvent les gestes aux mots, ceux de son « corps de nuit », de son « corps libre », des gestes-simulacres ravivant une mémoire sombre ou le fantasme d'une étreinte.

Lorsque la visiteuse entre, Hikaru, « la lumière », s'éteint, ainsi que toutes les formes sensibles autour de lui – la voix hallucinée et suggestive d'une infirmière, la sonnerie qui s'étrangle du téléphone. L'homme, « remarquablement beau » dans le texte de Mishima, ne sortira plus d'une nuit sur laquelle il ne pourra avoir aucune prise, sphère du sommeil ou de la mort, d'illusions et d'angoisses. Raphaël Trano de Angélis fait du sol de son songe un sable fin qui enclot le temps et la dune d'un souvenir. Ce sera le dernier lieu à l'accueil d'un tout premier – le vestige de la rencontre entre Hikaru et Yasuko quelques années auparavant.

Ensemble, ils se souviennent d'une maison au toit vert près d'un lac et de la voile d'un yacht, de ce balcon de bois, de ces roseaux qui se pliaient au vent et de ce navire qui chavirait, de la fragilité des choses et des êtres. Il était alors très jeune ; sa voix à elle était déjà âpre. Elle le maintenait dans son amour comme dans une cage tandis que s'étranglaient alentour une faune fragile sur la pelouse et un bestiaire mythologique grouillant dans les montagnes. Par ombres, dans des mouvements envoûtants puis violents, et à travers les accents d'un chœur répétitif, les tableaux du passé s'impriment à nouveau sur la scène actuelle, s'insinuant par les « fissures », comme le corps de la danseuse.

### Entre les lignes de Mishima

Il faut sans doute se souvenir de la pensée claudélienne du Nô, citée par Marguerite Yourcenar en préface de la traduction qu'elle a consacrée aux « Cinq Nô modernes » de Mishima, pour aborder l'adaptation proposée par Raphaël Trano de Angélis, cette pensée qui « simplifie et exagère » à la fois, associant le drame grec à « quelque chose qui arrive » et le Nô à « quelqu'un qui arrive ». Le jeune metteur en scène, étudiant en deuxième cycle du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, connaît bien les ressorts du théâtre japonais pour les étudier depuis plus de dix ans. Il en restitue l'espace dépouillé, les musiciens en fond de scène dirigés par Hacène Larbi, le chœur ici formé par des comédiennes et des chanteuses, ainsi que la danse, placée sous l'œil complice de la virtuose Kaori Ito.

Si le masque, autre élément essentiel du Nô, n'est que le moulage concret de celle qui se meurt et qui donne son titre à la pièce, il se devine pourtant à chaque endroit, par les empreintes de pas de Yasuko et Hikaru lorsqu'ils dansent, et surtout à travers le voile du visage de la bourgeoise, sa voix lourde et figée, ses mains de glace dans lesquelles « aucun sang ne circule ». Tous sont des fantômes vivants, de l'infirmière dans ses discours et attitudes mécaniques à la malade que tous délaissent, jusqu'à Hiraku hanté par ses souvenirs et la jalousie de la visiteuse. Rien de ce qui arrive ne pourrait effectivement se dérouler, sauf par la présence de leurs seuls corps, tous signes d'un manque essentiel. Entre les lignes sobres et implicites de Mishima, Raphaël Trano de Angélis parvient à faire filtrer les « pensées de souffrance » par les accords d'une « musique étrange », par un chœur soudain dissonant qui se désolidarise, par une chute et par un masque qui se brise en morceaux, rendant toute sa modernité à « Lady Aoï ».

Cathia Engelbach

le 24 juin 2015